Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 29 (1999)
Heft: 5

Artikel: Marcel Marceau : le prince du silence
Autor: Probst, Jean-Robert / Marceau, Marcel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827765

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Marcel Marceau
Le prince du silence

Bip est en scène depuis plus de cinquante ans

Cet éternel jeune homme est né à Strasbourg en 1923. Il a suivi sa scolarité dans cette ville, puis a commencé des études à l'Ecole des Arts décoratifs, à Limoges. Après avoir milité dans la résistance en 1943, il s'engagea et participa à la campagne d'Allemagne. C'est à l'armée qu'il découvrit le théâtre, jouant dans la troupe du Rideau de Feu. Son retour à la vie civile fut marqué par sa rencontre avec Charles Dullin, qui l'engagea dans sa troupe. Son personnage mythique de Bip a fait plusieurs fois le tour du monde en cinquante années de carrière.

Ce soir-là, Marcel Marceau donnait une unique représentation au Théâtre du Crochetan, à Monthey. Dans la salle, un public conquis d'avance lui fit un véritable triomphe. Outre les admirateurs inconditionnels du célèbre mime, quelques enfants découvraient ce génie qui raconte de petites histoires de gestes et de silence.

Engoncé dans un justaucorps noir et blanc, coiffé d'un haut-de-forme cabossé, ce Pierrot lunaire surgi d'une autre planète a commencé par tracer dans l'espace des gestes d'une pureté étonnante. Une fois de plus, l'univers magique suggéré par le mime a pris forme. Un homme, prisonnier de sa cage, est devenu oiseleur. Un fabricant de masques a changé de physionomie en un éclair. Un musicien des rues a joué un concerto de silence. Bip, héritier de Chaplin et de Buster Keaton, a emmené le public sur son tapis volant, afin de lui faire visiter un pays imaginaire où les mains dessinent des poissons multicolores.

Depuis plus de cinquante ans, Marcel Marceau emmène dans ses valises invisibles un monde parfaitement imaginaire qui tient une place immense dans le cœur des spectateurs du monde entier. Par petites touches, il distille des fragments de rêve et d'espoir. C'est sans doute pour cela qu'il est indispensable.

«J'ai commencé par imiter Charlot dans les rues...»

– Vous dites souvent que, dans la vie, il faut beaucoup d'humour, beaucoup de tendresse et aucune vulgarité. C'est évidemment votre credo ?

– Oui, bien sûr ! J'ai la chance d'avoir une école de mimodrame à Paris, où je fais de la pédagogie avec mes élèves. Après avoir appris les bases du métier, ils entrent dans la troupe. Je leur répète qu'on n'est jamais comique quand on veut être comique. Le comique vient de situations qui sont tragiques. La seule personne qui ne rit pas, c'est la victime. Lorsque j'étais enfant, j'ai vu

les films de Charlot ou de Buster Keaton. J'ai remarqué avec quel sérieux et avec quel tragique ils affrontaient la vie. Evidemment, il y avait le rire aussi, mais souvent c'était pour cacher le désespoir. L'humour ou la comédie doivent être profonds. Le tragique et le comique sont étroitement liés, finalement. La vulgarité, c'est quand on n'a pas le sens des mesures dans le geste, quand on en fait trop ou quand on cherche absolument à vouloir faire rire.

– Vous semblez porter un certain culte à Chaplin. Est-ce qu'il a été l'un de vos maîtres ?

– Oui, lorsque j'étais tout petit, j'ai commencé par imiter Charlot dans les rues de Strasbourg. J'avais la chance d'avoir une tante qui dirigeait une colonie de vacances dans les Vosges. Des écoliers venaient de tous les coins de France durant les vacances et je présentais un théâtre pour enfants. A l'école, je retenais l'attention de mes petits camarades en mimant les fables de La Fontaine.

– Donc, vous avez toujours voulu être mime ?

– Je ne pensais pas être mime plus tard. Tant qu'on n'a pas 18 ou 20 ans, on ne sait pas exactement ce que l'on va faire. J'étais aussi très pris par mon idée de faire de la peinture. Je suis entrée aux Arts décoratifs à Limoges quand la guerre a éclaté. Je pensais devenir peintre. En 1943, je suis entré dans la résistance en faisant des fausses cartes d'identité et des fausses cartes d'alimentation, tout en étudiant.

– Comment avez-vous découvert votre vocation ?

– Durant la guerre, je me suis inscrit aux cours de Charles Dullin et c'est là que j'ai rencontré Etienne Decroux, le célèbre mime, qui avait été le maître de Jean-Louis Barrault. Il y avait une filiale indispensable, parce que si l'on regarde l'histoire du théâtre au 20e siècle, il y a d'une part l'influence du cinéma muet et la tradition du 19e siècle avec Pierrot. Et puis, j'ai découvert le film «Les Enfants du Paradis», qui a été tourné en 1943.

– Ce film a-t-il été une révélation pour vous ?

– Oui, il a joué un très grand rôle. Decroux m'a révélé qu'il y avait une grammaire du mime, que j'ignorais totalement. Je pensais que le mime jouait d'instinct. Lorsque Jean-Louis Barrault a quitté Decroux pour aller vers le théâtre parlant, je suis devenu son deuxième disciple. Il a tout de suite vu que j'étais ce qu'il appelle un mime-né.

– Dans quelles circonstances avez-vous décidé de voler de vos propres ailes ?

– C'est en 1947 que j'ai choisi de devenir mime à part entière, c'est-à-dire à faire revivre cet art qui n'existait pas au théâtre. J'ai quitté Dullin et Decroux et je me suis lancé en créant Bip au Théâtre de Poche. Et puis, il y a eu rupture avec Decroux l'année suivante car, parallèlement à mon spectacle, j'ai créé une troupe pour jouer des mimodrames. J'ai monté «Le Manteau», d'après Nicolas Gogol, et également «Paris qui rit, Paris qui pleure». J'avais trouvé mon propre style, qui était issu d'une grammaire que j'avais réinventée.

«Il faut vraiment que le public voie l'invisible !»

– Vous connaissiez la base du mime, le solfège, et vous avez dû

Marcel Marceau, dans sa maison, entouré de ses œuvres

Marcel Marceau dans le mimodrame des chapeaux

trouver votre propre style. Comment cela s'est-il concrétisé?
– J'ai essayé de montrer le visible en partant de l'invisible. C'est un art d'illusion, car on voit ce qui n'est pas là. Pour montrer ce qui n'est pas là, il faut vraiment que le public voie l'invisible, sans cela ça ne sert à rien. La synthèse entre la technique de Decroux et la mienne est très forte. J'y ai ajouté des disciplines annexes comme l'acrobatie, la danse classique ou contemporaine et l'escrime. Mais le mimodrame reste la base importante.
– Vous êtes allé aux origines du mime?
– Oui, je suis remonté aux origines, qui viennent de la Grèce. Les Grecs ont créé le mimodrame, avec des choryphées qui commentaient l'action. Mais on n'a aucun document concernant le style, contrairement aux mimodrames indiens ou japonais. En France, la tradition du Pierrot au 19e siècle a également disparu.
– Il est étonnant de constater que ce mimodrame est quasiment universel. Cela signifie-t-il que votre langage est perçu dans le monde entier de la même manière?
– Oui, de la même manière que pour la musique ou pour la danse. Des musiciens comme Mozart ou Beethoven, qui étaient Autrichien et Allemand, appartiennent au monde entier. On comprend le mime à travers le geste. Comme le monde est de plus en plus petit, la connaissance est plus grande, parce qu'on n'est pas fermé vis-à-vis de l'Asie ou de l'Afrique. Les gestes sont saisis très vite, partout. Même l'art du kabuki japonais n'est plus secret comme avant. Avec l'art du geste, on arrive vraiment à recréer un langage qui touche toutes les civilisations, aussi différentes soient-elles.
– Ces gestes sont-ils compris de la même manière en Europe ou en Chine?
– Oui, absolument. Les Chinois rient exactement comme les Européens. Je me souviens avoir fait beaucoup rire à Pékin avec le mimodrame du musicien des rues.
– Vos petits sketches ont-ils parfois une portée politique?
– Parfois, ils sont perçus comme tels. Par exemple, en Tchécoslovaquie, en 1968, les gens ont beaucoup apprécié la scène de la cage, qui n'avait pourtant pas été créée à leur intention. En Argentine, où je n'ai jamais joué durant la dictature militaire, mon retour, après 18 ans d'absence, a été accueilli par toute une jeunesse enthousiaste. J'avais monté une pantomime qui s'appelait «Bip se souvient», où étaient réunis à la fois le souvenir de la guerre et cette volonté d'aller vers l'espoir. Le public se levait tous les soirs et il chantait à l'issue du spectacle.
– Le geste peut-il être une arme également?
– Oui, c'est exact, mais il s'agit d'une arme qui ne tue pas.

«Les enfants ont un grand pouvoir d'imagination...»

– Comment les enfants reçoivent-ils vos spectacles?
– D'une manière extraordinaire. Je me rappelle, quand j'ai fait «La Création du Monde» d'après l'Evangile, sur une musique de Mozart, le public était très touché mais il ne comprenait pas tout. Les enfants expliquaient à leurs parents: voici les oiseaux, voici les poissons, ici c'est Adam et voici Eve... Les enfants ont un très grand pouvoir d'imagination. Aujourd'hui, ils sont très gâtés par la télévision. Et brusquement, ce silence, cette manière de jouer avec l'essentiel, c'est une richesse qui s'empare de leur âme.
– L'autre soir, en scène, vous aviez 20 ans. Comment faites-vous pour conserver cette jeunesse?
– J'ai gardé un corps jeune à cause, justement, du travail corporel. J'ai travaillé trois cents jours par an. En

jouant, je contrôle parfaitement ma respiration. Et puis, j'ai une très grande discipline de vie. Je mange des fruits, des céréales, très peu de viande, uniquement du poisson. Je suis un peu spartiate...

– Pratiquez-vous également le yoga ou la sophrologie?

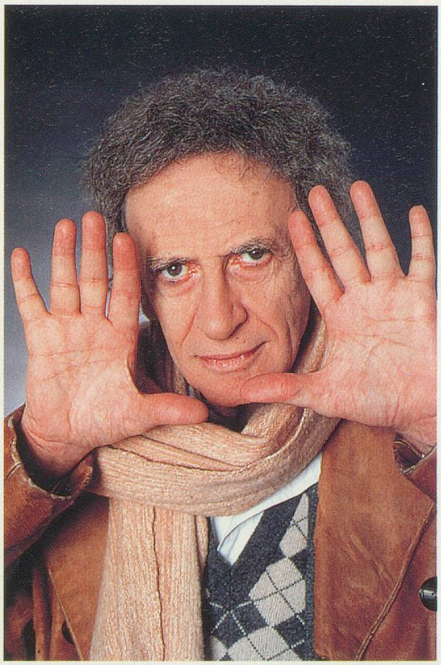
– Non, je n'en fais pas parce que la gymnastique du mime m'empare entièrement. Mais cette respiration, cette lenteur, cet équilibre du corps dans l'espace a des rapprochements avec le yoga. Les gens disent: Marcel Marceau fait du yoga à sa manière. Quand des musiciens viennent me voir, ils me demandent si je chante quand je joue. Je dis non, mais le silence pour moi n'existe pas, c'est un courant, c'est le poids de l'âme, c'est une espèce de musique imperceptible.

– Après un spectacle de deux heures, qui est physiquement très éprouvant, comment arrivez-vous à vous régénérer?

– Vous savez, l'énergie amène l'énergie. J'ai remarqué que plus nous nous reposons, plus nous sommes fatigués. Le fait d'avoir joué est pour moi un tonique formidable. D'ailleurs, je ne peux pas m'endormir après un spectacle.

– Vous réunissez les générations, mais également tous les grands noms du spectacle. On vous a même vu en compagnie de Michael Jackson, ce qui a surpris tout le monde. Comment s'est passée la rencontre?

– C'est une histoire étonnante. Quand j'ai joué en Amérique la première fois, en 1955, personne ne me connaissait. A New York, la presse a été tellement extraordinaire que tous les acteurs de cinéma sont venus me trouver: Charles Laughton, Gary Cooper, les frères Marx, Ginger Rogers et les danseurs et les chanteurs. Chaque fois que je passais aux Etats-Unis, Michael Jackson venait voir mon spectacle. En 1987, lors de sa tournée en France, il a demandé à voir deux personnes: Marlène Dietrich et moi-même.



«Pour moi, le silence n'existe pas!»

Quelques années plus tard, alors que je faisais une tournée en Argentine, j'ai reçu un coup de téléphone de Michael Jackson qui m'a dit: Marcel, je voudrais tellement que vous mettiez en scène une partie de mon spectacle! Je suis allé à New York, afin de travailler avec lui et à ce moment-là, il a craqué nerveusement et le spectacle n'a finalement pas eu lieu. Mais c'est à cette occasion-là que notre amitié a pris forme. Et puis, dès ce jour, des milliers d'enfants, admirateurs de Michael Jackson, ont redécouvert mon travail et mes spectacles.

– Vous avez une carrière extraordinaire. Qu'est-ce qui vous reste à faire. Quels sont aujourd'hui vos projets?

– Je continue la peinture et l'école de mime. Je crée des mimodrames de compagnie, avec une troupe de vingt personnes. Nous allons partir aux Etats-Unis et en Amérique latine avec ma troupe et j'espère bien revenir un jour donner un spectacle à travers les principales villes de Suisse. Et puis je viens de créer à New York la Fondation Marcel Marceau pour le développement du mime à travers le monde. J'ai conscience d'avoir fait renaître un art qui existait depuis l'antiquité. Il est important aujourd'hui de le faire entrer au théâtre...

Interview:
Jean-Robert Probst

Mes préférences

Une couleur	J'aime beaucoup les bleus
Une fleur	La rose
Une odeur	Les parfums de la nature
Une recette	La nourriture japonaise
Un écrivain	Victor Hugo
Un musicien	Mozart
Un réalisateur	Eisenstein
Un film	«La Ruée vers l'Or»
Un peintre	La tragédie de Van Gogh
Un pays	Je suis citoyen du monde
Une personnalité	Moïse et le Christ
Une qualité humaine	Le courage moral
Un animal	Le loup solitaire
Une gourmandise	Les mets aigres-doux